

O Solitude !

Par Pierre-Marie Pouget
 www.contrepointphilosophique.ch
 Rubrique Humorales
 20 janvier 2011

J'ai reçu d'une poétesse un sonnet qui commence par cet alexandrin :

« *O Solitude immense et incommensurable* ».

La suite du poème évoque l'expérience de se sentir immensément seul. Aussi bien entouré que l'on puisse être, l'on se trouve tout à coup sur le sable désert. En écho à cet esseulement sans mesure, hors de tout horizon, me revient le mot de saint Augustin qui peut résonner si profondément :

« *Beata solitudo, sola beatitudo* ».

« Bienheureuse solitude, seule béatitude ». Si belle en sa forme latine, cette parole d'Augustin, qualifie *la solitudo* de bienheureuse et l'érige en *seule* béatitude. Mais la solitude est généralement associée à une tonalité affective *dépressive*, à un sentiment de dérélition, que la poétesse suggère dans les deux quatrains. Toutes les ouvertures, toutes les aspirations, tous les appuis semblent condamnés. Je résume ainsi cette impression :

O solitude qui nous accule au désespoir !

Ce cri des abîmes monte du poème. Annonce-t-il le suicide moral, sinon physique, ou est-il primal ? J'ai répondu à la poétesse par ces lignes :

« L'existence personnelle, qui prend conscience d'elle-même dans un vif éclat de lucidité, se découvre *immensément* seule. L'adverbe signifie le retrait de toute détermination qui limiterait cette dérélition de notre être abandonné à soi. Le vertige de l'abysse de notre présence sans fond angoisse. La tentation nous prend de nous détourner de cette expérience au lieu de la confronter et de la traverser jusqu'à l'illumination.

Les êtres chers ne peuvent réussir à empêcher le glissement de tout appui, au terme duquel nous nous trouvons réduits au fait nu de notre exister propre. Ils sont, eux aussi, logés à l'enseigne de ce soliloque éprouvant, tapi dans l'ombre, prêt à bondir par effraction, comme un voleur dans la nuit. La plupart du temps, les hommes sont effrayés par la moindre étincelle de cette prise de conscience. Ils inventent spontanément toutes sortes de stratégies pour la fuir. Leurs désirs deviennent compulsifs et ils se mettent à courir en tous les sens, artificiels et vains. Les souffrances prolifèrent, les paradis rêvés sont des enfers remplis des pires tourments.

La brusque et involontaire révélation de soi nous plonge dans une tonalité qui anéantit tout recours extérieur. L'unique voie libératrice réside en *une attention impavide*, sans crispation, à

ce soi qui, malgré lui, s'esseule de tout le reste. Il s'évanouit alors comme une illusion à la racine de nos malheurs. Mais nous sommes tous ancrés dans cette illusion existentielle, presque toujours occultée. Le nier en renforce l'obnubilation. Elle se dévoile comme telle quand nous ne reculons pas devant le fait de nous sentir, sans comédie, sans romantisme, complètement seuls. Ce fait assumé constitue le levier de son dépassement vers l'état éveillé, sa paix et sa sérénité. »

L'attention ne se réduit pas à ce qui tombe sous son regard. Mais que cette irréductibilité soit recouverte et la nuit angoissante de la solitude nous étreint.

Le soi délaissé n'est rien hors de *l'illusion* identifiant l'attention à un être distinct, comparable à ceux qui se présentent dans son champ, aux différents niveaux de la perception, de la représentation et du concept.

Dans l'épreuve de la solitude, une attention redoublée dissipe le mirage du soi et laisse ressortir l'attention pure, qui transcende toute visée de quelque chose, tout motif d'espoir ou de crainte. Jubilation née de rien :

Vacuité de la vacuité, ô solitude du cœur brûlant, joie d'être sans limitation !

Il serait dépourvu de sens de vouloir expliquer et provoquer la joie qui emplit *ce moment où le vide de la solitude se convertit en attention pure*, libre de ses attaches aux multiples champs qui s'ouvrent sous son regard, libre d'elle-même comme *soi*. Mais cet instant *inoubliable* de lucidité et de félicité présuppose les affres de la nuit qu'il déchire.

A la fine pointe de l'attention, plus rien, ni ami, ni heureux événement, ni bonne nouvelle, seulement la joie :

Bienheureuse solitude, seule béatitude !

Qui l'a goûtée ne l'oubliera plus et s'y disposera par l'universelle compassion, qui sent *toute* souffrance, mais en ses profondeurs rhizomiques ; qui n'en subit aucune, mais en tarit la source, *le soi*.

La compassion résulte d'une volonté qui ne se réduit pas à être une faculté d'effectuation, mais se découvre comme force d'ouverture, de réceptivité de l'attention pure, disponible à l'irruption de la bienheureuse solitude. Cette force spirituelle, qui a toujours la vigueur d'un commencement, grandit de pouvoir s'alléger de tout ce qui ressemble à un moyen de domination. Elle habite notre souffle, notre chair de mortels en sursis, plongés dans l'impermanence, susceptibles dès lors de ressentir la grâce d'être, pour une durée éphémère, partie prenante de l'Univers.

A l'égard du monde, la compassion nous donne la liberté de nous y insérer sans nous y agripper et nous y égarer, d'y rencontrer autrui sans chercher à le dominer, d'y être fraternels envers les plus faibles. En fin de compte, elle y trouve *le lieu de sa pratique*, qui nous dispose à la bienheureuse solitude plutôt qu'à l'effrayante solitude.

© Pierre-Marie Pouget

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Humorales

20 janvier 2011